

Une autre cause de cette mortelle agonie et des plus essentielles, fut l'extrême douleur que causa à Notre Seigneur le souvenir et la représentation de nos péchés. Ayant résolu, dans l'excès de son amour, de s'offrir en victime à Dieu, son Père, pour les effacer, il était juste qu'il souffrît cette cuisante douleur avant que de satisfaire pourtant de crimes. Il se mit donc devant les yeux toutes les iniquités et toutes les abominations du monde, celles du passé comme celles du présent et de l'avenir. Il vit se dresser devant lui tous les débordements de la race humaine, tous les péchés des hommes, aussi bien de ceux qui seront sauvés que de ceux qui périront éternellement ; et cette vue lui causa une douleur aussi grande qu'était sa charité pour les hommes, ses frères, et son zèle pour la gloire de Dieu son Père, l'un et l'autre dépassant infiniment tout ce que nous pouvons concevoir. Jugez par là de ce que dut être la douleur, le brisement intérieur du Fils de Dieu. Si le saint roi David disait que : “*Son cœur était abattu et comme desséché quand il voyait les offenses commises contre le Seigneur*” (Ps. 72), à quels excès d'abattement et de désolation le Sauveur du monde ne dut-il pas être en proie dans sa dououreuse agonie ? Pas plus furieux et plus cruels que les “chiens enragés” dont parlait le Prophète, nos péchés s'acharnaient en quelque sorte sur la sainte âme de Jésus et la meurtrissant affreusement, lui infligeaient des tortures pires que la mort.

La troisième cause de l'agonie de Notre Seigneur à Gethsémani fut l'horrible forfait qu'allait commettre le peuple juif, et l'épouvantable châtiment qui devait s'ensuivre. C'était là, d'après saint Jérôme, le calice amer que Jésus refusait de prendre, lorsqu'il suppliait son Père, que s'il se pouvait faire, il l'éloignât de lui et ne permit pas que son peuple tombât dans un péché aussi exécrable, qui ne pouvait être expié que par son entière ruine.

Telles furent les causes de la mystérieuse agonie du Fils de Dieu au jardin des Oliviers : voilà ce qui commença à tirer de ses veines le sang qui allait bientôt, au cours de sa Passion, couler par torrents.

Mais, encore une fois, ô mon aimable Sauveur, quelle étrange chose ! Nous sommes les malades, et c'est vous qui prenez le remède ordonné à notre guérison ! Vous avez souffert la faim qui devait expier nos excès de bonne